

## LE DR A. BRODEUR



On publie généralement le portrait d'un homme dans trois cas : quand il a acquis des droits à la reconnaissance de son pays, quand il a commis un grand crime, ou enfin, quand il sort victorieux d'une lutte électorale.

Il s'agit en ce moment du premier cas, c'est-à-dire du seul qui ait une valeur sérieuse et si vous voyez aujourd'hui le portrait du docteur Brodeur sur la première page du MONDE ILLUSTRÉ, c'est que nous croyons qu'il est de notre devoir de faire mieux connaître encore un homme qui s'est acquis une réputation incontestée, et qui peut servir de modèle à notre jeune génération.

Ainsi qu'on pourra s'en convaincre par la courte notice biographique qui suit, le docteur Brodeur n'a eu qu'une devise : *Travail*, devise qui vaut bien celles qui illustrent les plus nobles blasons.

M. Azarie Brodeur est né à Varennes, le 7 juillet 1850, fils de feus Alexis Brodeur, cultivateur, et Joseph Choquet.

Il commença ses études classiques au collège de Varennes, 1860-64, et les termina en 1872 au collège de Saint-Laurent.

Sorti du collège chargé de médailles, de prix et de couronnes, après avoir mûrement réfléchi, il se décida à étudier la médecine et suivit pendant deux ans les cours de l'École de Montréal.

Cependant les noms des maîtres français, dont il étudiait les œuvres, provoquèrent en lui le désir d'aller recueillir de la bouche même des savants professeurs les éléments de cette science qu'il aimait tant, et dès lors, son seul but fut d'aller à Paris.

Mais Paris est bien loin, la vie y est chère, et si le jeune étudiant avait la tête pleine de rêves et de résolutions, sa bourse était si légère que l'exécution de ce grand projet semblait ne devoir jamais avoir lieu, quand M. Christophe Brodeur, plein de confiance dans l'avenir de son jeune frère, l'aider et l'encouragea non seulement en paroles, mais d'une manière plus substantielle et plus pratique.

C'est alors que lui, treizième enfant de la famille—chiffre fatidique—partit un vendredi—jour néfaste—le 5 novembre 1874, pour Paris où il mit le pied deux semaines plus tard, encore un vendredi.

Ce jour, qui a la mauvaise réputation d'être chargé de nuages et de catastrophes, n'a eu cependant que des rayons de soleil pour M. Brodeur, car c'est un vendredi qu'il a passé sa thèse avec un succès remarquable, c'est un vendredi qu'il est sorti vainqueur du concours pour l'internat et,—ceci est mieux encore—c'est enfin un vendredi qu'il a fait sa demande en mariage et qu'il obtint la main de la charmante femme qui a apporté le bonheur dans la maison du savant médecin.

Douze années durant, il se livra à un travail opiniâtre et incessant dans les divers hôpitaux de Paris, travaillant toute la journée et étudiant une partie de la nuit. A l'âge où la jeunesse s'amuse, M. Brodeur n'était absorbé que par une seule passion : l'étude et la pratique de la médecine et de la chirurgie.

Les hôpitaux de Paris, de même que ceux des autres grandes villes d'Europe, sont d'admirables champs d'observation pour un esprit sagace et investigateur ; ce sont les hautes écoles qui seules donnent à la fois l'instruction scientifique, positive et expérimentale. C'est dans ces tristes asiles que défile chaque jour le cortège des malheureux atteints des maladies les plus variées. Là, chaque cas est examiné et expliqué scientifiquement par les médecins les plus célèbres, puis traité d'après les dernières données de la science et avec l'outillage le plus perfectionné ; la maladie est suivie à la piste dans tous ses développements et ses complications et, quel que soit le résultat obtenu, le traitement a été fait avec intelligence et une entière connaissance de la cause et de l'effet.

Un médecin qui n'a pas passé par les hôpitaux peut devenir un savant et même un pathologiste distingué, mais il sera toujours inférieur à l'ancien interne comme praticien.

Nous allons maintenant suivre notre ami dans ses pérégrinations à travers les hôpitaux de Paris.

On verra qu'il a parcouru le cycle à peu près complet des études médicales et chirurgicales.

En arrivant à Paris, M. Brodeur suit les cours de l'hôpital Trousseau, autrefois Sainte-Eugénie, spécialement réservé aux maladies des enfants.

En 1876, il passe externe titulaire, au concours, et est transféré à l'hôpital Lourcine, réservé aux maladies des femmes et à la chirurgie.

En 1877 et 1878, M. Brodeur est à l'hôpital Beaujon en qualité d'externe titulaire ; il fait de la chirurgie sous la direction du professeur Le Fort, et de la médecine sous celle du Dr Gubler ;

En 1879, M. Brodeur, qui aspire à devenir un gynécologue de premier ordre, retourne à l'hôpital Lourcine.

En 1880, il revient à l'hôpital Beaujon, et continue ses études sur la médecine en général.

En 1881, il est nommé interne au concours et interne provisoire à la maison de retraite Chardon-Lagache. Dans cet établissement, M. Brodeur étudia spécialement le traitement des maladies et infirmités chez les vieillards.

En 1882, il est nommé, au concours, interne titulaire de l'hôpital des incurables à Ivry.

En 1883, il passe à l'hôpital Tenon en qualité d'interne.

La réputation de M. Brodeur commençait à percer au dehors, non seulement parmi les Canadiens qui visitaient ou habitaient Paris, mais parmi la population qui avoisinait l'hôpital. Une clientèle déjà nombreuse occupait tous les instants dont il pouvait disposer, sans préjudice au service de l'hôpital.

En 1884, M. Brodeur reste à Tenon. Ce fut la plus rude année de son internat ; à part les maladies ordinaires, le choléra qui éclata durant l'été vint compliquer et désorganiser tous les services. Au milieu de ces terribles épreuves, le personnel des hôpitaux montra un dévouement, une patience et un héroïsme qui furent justement appréciés. Inutile de dire que sur l'interne retombait la plus lourde part de ce pénible travail.

En 1885, M. Brodeur passe à l'hôpital Saint-Louis, réservé aux maladies de la peau et à la chirurgie. Ce n'était plus un interne ordinaire, mais un savant et un praticien hors ligne.

En 1886, le Dr Brodeur songea à résumer les connaissances qu'il avait acquises et à préparer sa thèse pour l'examen final de la faculté de médecine. Après avoir pris conseil de ses illustres maîtres, il résolut, avant d'entreprendre ce travail, de visiter les grandes villes d'Europe, lier connaissance avec les plus célèbres médecins et chirurgiens, étudier l'organisation et l'outillage des hôpitaux, et, enfin, faire un travail de comparaison entre le système pratiqué dans ces différents pays et ceux en usage en France.

Dans ce but, il parcourut successivement la Belgique, l'Allemagne, la Bavière, l'Autriche, la Suisse, l'Angleterre et l'Ecosse.

Ce travail excessif faillit cependant l'arrêter brusquement dans ses études. Un soir qu'il revenait des Champs Elysées, où il était allé passer quelques heures chez M. DeCazes et se rendait rue Jacob, à sa modeste chambre située bien haut, au premier en descendant du ciel, et au sixième selon le mode vulgaire de compter les étages, il fut pris d'un malaise si grave qu'il s'affaissa sur le trottoir de la rue de Lille.

On le secourut, et ce fut d'un pas bien faible qu'il remonta le long escalier qui conduisait à sa chambre, j'allais dire sa collure.

L'un de ses professeurs, le Dr Gubler, l'examina et lui déclara qu'il fallait de toute nécessité laisser là les bouquins, pour prendre de l'huile de foie de morue ; le vaillant étudiant était menacé de phtisie.

Oui, de phtisie, vous avez bien lu, ce colosse que vous voyez aujourd'hui, n'avait plus que la charpente, mais quelle charpente, et commençait à tousser et à cracher le sang.

Quelques mois de soins intelligents le remirent sur pied.

Tant de travail devait être récompensé d'une manière éclatante, et quand il écrivit sa dernière thèse il choisit pour sujet, sur les conseils de l'illustre Dr Pean : « De l'intervention chirurgicale dans les affections du rein. »

Vous savez le succès de cette œuvre, et voici ce

que disait à ce sujet M. W. E. Blumhart, il y a quelques mois :

« Le succès remporté par notre compatriote M. le Dr Brodeur devant l'Institut de France, arrivant à la suite de l'éclatant triomphe littéraire de M. Fléchette, fait le plus grand honneur au Canada : ces manifestations de notre génie national sont bien propres à réchauffer notre patriotisme, à stimuler de nobles ambitions et à faire envisager le succès futur de notre race dans ce coin de l'Amérique avec plus de confiance et de sérénité. »

Comme le dit très bien un de nos confrères « Plus d'une fois le Canada a eu lieu de se glorifier des succès remportés par ses nationaux en France, mais jamais, croyons-nous, les travaux purement scientifiques de l'un des nôtres n'avaient valu à leur auteur la grande distinction qui vient d'être accordée à M. le Dr Brodeur. » En effet, nous sommes plutôt portés vers la littérature, la musique et les beaux-arts que vers la science aride ; les âpres jouissances qu'elle procure sont achetées au prix de trop grands sacrifices. Aucun être humain n'ayant la science infuse, il faut l'acquérir par des études incessantes et bien dirigées, un travail opiniâtre, une vocation irrésistible et un caractère fortement trempé.

Ces aptitudes diverses n'étant pas le partage du plus grand nombre, il arrive que la presque totalité des étudiants s'arrêtent à mi-chemin, capitulent avec leurs belles résolutions, s'établissent le plus confortablement possible dans la plaine et s'amuse à lancer des cailloux au *rara avis* qui a atteint les sommets.

Le Dr Brodeur est du petit nombre de ces mâles caractères qui se promettent d'arriver au premier rang et qui se tiennent parole. A travers tous les obstacles qu'on rencontre naturellement dans une pareille voie, obstacles aggravés par la pauvreté et l'isolement, il a poursuivi sa route sans faiblesse, sans détourner la tête ; il a sacrifié sa jeunesse, son repos ; souffert toute sorte de privations, et vraiment, s'il recueille aujourd'hui les fruits de ses travaux, tout le monde doit y applaudir.

Un certain nombre de nos compatriotes ne se rendent pas un compte exact de la position et des attributions de l'Institut.

L'Institut de France est la réunion des cinq grandes académies : l'académie française, l'académie des sciences, l'académie des beaux-arts, l'académie des inscriptions et belles lettres et l'académie des sciences morales et politiques. L'académie de médecine, de fondation plus récente ne fait pas partie de l'Institut.

Plusieurs pays ont des académies, la France seule a un Institut, où tous les efforts de l'esprit humain sont réunis. C'est la plus grande création scientifique que jamais un gouvernement ait imaginée : recueillir les découvertes, perfectionner les arts et les sciences, épurer et fixer la langue, contribuer à la prospérité des lettres, mettre en honneur les recherches historiques, tel est le programme de l'Institut.

L'Académie des Sciences, qui nous occupe en ce moment, est une fondation de Colbert. On peut la regarder comme le premier tribunal scientifique, auquel tous les savants viennent demander sanction de leurs travaux ; c'est l'arbitre de la critique et de l'érudition appliquées à la géométrie à la mécanique, à l'astronomie, à la physique générale, à la chimie, à l'anatomie, à la médecine et à la chirurgie.

Le prix *Godard*, obtenu par le Dr Brodeur, a été légué à l'Académie des Sciences, le 4 septembre 1861, par M. le Dr Godard pour être donné chaque année à l'auteur du meilleur mémoire sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie des organes génito-urinaires. Le prix est de mille francs et confère le titre de LAURÉAT DE L'ACADÉMIE.

L'ouvrage du Dr Brodeur fut tout un événement dans le monde savant, et ses amis et professeurs sollicitèrent du premier-ministre, M. de Freycinet, la croix de la Légion d'honneur, pour récompenser ce vaillant qui avait failli succomber à la peine, et le premier janvier 1887 M. Brodeur fut décoré.

Depuis dix mois, le Dr Brodeur est revenu au milieu des siens, il s'est fixé à Montréal et n'a rien trouvé de mieux, pour se reposer, que de travailler encore, travailler toujours.